

Jacques Beaudry
ÉCRIRE ET MOURIR
DOUZE TÊTE-À-TÊTE POSTHUMES ENTRE SUICIDÉS
DE LA LITTÉRATURE
Montréal, Liber, 2024, 144 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Avec ce livre, Jacques Beaudry reprend la tradition européenne des *Dialogues des morts*, à son apogée dans la seconde moitié du XVII^e siècle ainsi qu'avant et pendant la Révolution de 1789. Ces publications demeurent redevables au modèle de ce genre littéraire « mineur », inspiré par l'œuvre du philosophe et rhéteur Lucien de Samosate (~120 à ~180) et ses *Dialogues des morts*, revenus sous une autre forme pendant une brève floraison du temps de la Renaissance avec les dialogues de Giovanni Pontano [1429-1503] et son *Charon* [1467], mouvement rapidement étouffé par sa mise à l'Index. Trois siècles plus tard, l'écrivain et philosophe français Bernard Le Bouyer de Fontenelle (1657-1757) publie ses *Nouveaux dialogues des morts* (1683-1684), accueillis avec enthousiasme par l'Ancien Régime, mettant en scène de grands personnages de l'Histoire : Socrate et Montaigne, l'empereur Hadrien et Marguerite d'Autriche, Hernán Cortés et Moctezuma II, le dernier monarque de l'Empire aztèque. D'autres auteurs ont suivi la voie en présentant des morts célèbres : Fénelon, Vauvenargues, Voltaire, Marmontel.

Quant aux dialogues de Beaudry, ils se démarquent par le choix des participants : tous sont des écrivains célèbres partageant la même époque. Chacun profite de l'occasion pour dire à son vis-à-vis pourquoi il ou elle a mis fin à ses jours. Parmi ces rencontres, nous retrouvons plusieurs auteurs et autrices que nous

connaissons d'autres livres de Beaudry¹. Dans le livre que voici, nous entrons dans « le cercle intime » du chercheur, composé de poètes et d'écrivains, qui s'ouvre au lecteur en parlant de leur finitude et en quoi elle est liée à leurs écrits.

Dans son introduction, Beaudry souligne que *La Chute* (1956), dernier et sombre roman d'Albert Camus (1913-1960), joue un rôle important dans les sujets de ses dialogues. L'auteur mentionne également l'idée de Walter Benjamin (1892-1940) : écrire un livre composé uniquement de citations. De plus, il nous rappelle ce qu'a dit Jean Améry (1912-1978) sur la mort² : « Qui se tient sur le seuil de la mort volontaire entame avec son corps, avec sa tête, avec son Moi un long dialogue, tel qu'il n'en a jamais tenu auparavant. » En lisant *Écrire et mourir*, gardons en mémoire le projet de Benjamin dans l'exercice du collage de citations que voici, où seul le « liant » est l'œuvre de l'auteur.

La première rencontre se déroule entre Sylvia Plath (1932-1963) et Ingeborg Bachmann (1926-1973). Le lieu des rendez-vous sera toujours le même, un bar romain bien connu, *Le Castellino*, qualifié par Beaudry d'« authentique terre de nulle part ». (Autrefois, les discussions se déroulaient dans « l'Enfer » ou dans un lieu moins sombre.) D'entrée de jeu, Sylvia s'exclame : « Je me sens comme Lazare. [...] De nous voir toutes les deux ici, déduire que l'écriture ouvre les caveaux...³ »

¹ Voir de Jacques Beaudry : *Cesare Pavese : l'homme fatal*, Québec, Nota bene, 2002 ; *Hubert Aquin : la course contre la vie*, Montréal, Hurtubise HMH, 2006 ; *La fatigue de l'être : Saint-Denys Garneau, Claude Gauvreau, Hubert Aquin*, Montréal, Hurtubise HMH, 2008 ; *Le tombeau de Carlo Michelstaedter*, Montréal, Liber, 2010 ; *Anne-Marie Schwarzenbach : la lutte avec l'Ange*, Montréal, Liber, 2014 ; *Le cimetière des filles assassinées. Sylvia Plath, Ingeborg Bachmann, Sarah Kane, Nelly Arcan*, Montréal, Nota bene, 2015 ; *Les étoiles meurent d'elles-mêmes : dialogues d'outre-tombe entre Nelly Arcan et Sophie Podolski*, avec onze dessins de Sophie Podolski, Montréal, Liber, 2018. Des livres mentionnés, voir ma recension du *Cimetière des filles assassinées* dans cette rubrique.

² Camus est mort dans un accident de voiture ; Benjamin s'est suicidé à Portbou ; Améry, anagramme de son nom d'origine Hans Chaim Mayer, rescapé d'Auschwitz-Monowitz, s'est suicidé à Salzbourg après son dernier livre, *Porter la main sur soi - Traité du suicide*, Arles, Actes Sud, 1999 [1976]). Comme lui, un autre survivant des camps s'est suicidé longtemps après sa libération : Primo Levi (1919-1987) ; cependant, les circonstances entourant sa mort ne sont toujours pas élucidées.

³ Allusion à son vers « Dying / Is an art, like everything else. / I do it exceptionally well », dans S. Plath, « Lady Lazarus », *Ariel* (1965). Voir mon commentaire dans cette rubrique du livre de Gwenaëlle Aubry, *Lazare mon amour*, Montréal, Hélioïtpe, 2016.

Ingeborg répond : « Comme le bout incandescent d'un mégot tombé sur un tapis usé... », une allusion aux circonstances de sa mort à Rome. Elle poursuit : « Être, c'est se consumer. Brûler était notre destinée », rappelant au lecteur que Sylvia s'est suicidée en ouvrant le gaz. Enfants de l'angoisse du monde, Bachmann a lutté contre les ennemis de la lumière pour découvrir une nouvelle écriture, Sylvia a affronté ses démons, a perdu son combat, mais a créé des mots d'une force à nulle autre pareille.

Dans la conclusion du *Cimetière des filles assassinées*, Beaudry avait déjà parlé de la romancière et poétesse suédoise Karin Maria Boye (1900-1941). Ici, elle rencontre l'un des plus importants écrivains iraniens du XX^e siècle, le romancier et essayiste Sadegh Hedayat (1903-1951⁴), qui s'est enlevé la vie à Paris. Le lien qui les rapproche : après son roman dystopique *La Kallocaïne* (1940), Karin avait pris des somnifères, tandis que Sadegh a préparé son *exitus* par le gaz après la rédaction de sa nouvelle « S.G.L.L. », une autre terrifiante dystopie où il propose le suicide collectif de l'humanité. « Trop fragiles pour le tumulte de la vie », ils souffraient de fatigue ontologique incurable.

Le jeune philosophe italien Carlo Michelstaedter (1897-1910) et le génie littéraire précoce portugais Mário de Sá-Carneiro (1890-1916)⁵, mènent un dialogue socratique où Carlo écoute et soutient Mário. Celui-ci lui confie que, se glissant dans la peau d'un de ses personnages, il savait qu'il « s'était perdu dans son propre labyrinthe ». S'ajoutent des angoisses, partagées par Carlo, face à la langue choisie. Carlo se tue d'une balle de pistolet au moment où il désespérait de ne pouvoir atteindre la perfection et « l'immense profondeur » qu'il visait en écrivant. Mário

⁴ À lire de Hedayat : son chef-d'œuvre, *La chouette aveugle* (1953 [1936]), *Madame Alavieh et autres récits* (1997). Plusieurs de ses romans et essais ont paru chez José Corti.

⁵ Le mentor de Sá-Carneiro a été l'immense poète et critique Fernando Pessoa (1888-1935), dont une infime partie des écrits ont été publiés de son vivant. Il décède à 47 ans d'une cirrhose du foie. Près d'un mois avant son suicide, Sá-Carneiro avait annoncé sa mort à Pessoa. — Quant à Michelstaedter, après de brillantes études à Florence, il rédige son mémoire sur *Les concepts de persuasion et de rhétorique chez Platon et Aristote*, publié de façon posthume en 1913.

meurt en avalant cinq flacons d'arséniate de strychnine dans une chambre d'hôtel à Paris.

Cesare Pavese (1908-1950) et Malcolm Lowry (1909-1957) n'ont pas besoin de présentation ; leur gloire perdure. Malcolm cite Cesare : « La littérature est une défense contre les offenses de l'existence. » Ce qui mène à un autre constat : « Tous les écrivains ont un enfer à traverser. » Mais avant de mourir, il fallait écrire, et vivre. Leurs œuvres fascinent « les âmes perdues », car les écrivains tentent d'étendre « la haine de soi-même », Cesare dans *La Lune et les feux* (1950, l'année de sa mort par barbituriques et la remise du Prix Strega), Malcolm dans *Au-dessous du volcan* (1947), de la même manière que Cesare sans toutefois en établir les circonstances.

Il n'est pas rare qu'un auteur se suicide parce que ses manuscrits sont rejetés par des éditeurs ou malmenés par la critique. Beaudry en a réuni deux, l'Américain John Kennedy Toole (1937-1969), devenu célèbre par son roman *La conjuration des imbéciles*⁶, et Bryan Stanley Johnson (1933-1973), qui avait prédit à son éditeur qu'il « serait bien plus célèbre une fois mort » ; il avait sept romans à son actif.⁷ Pour fuir ses démons imaginaires, John plonge dans le célèbre texte du philosophe et mathématicien Boetius, *De consolazione philosophiae*⁸. De son côté, Bryan étudie la comptabilité dans le texte latin du frère franciscain Luca Bartolomeo de' Pacioli (1447-1517), la *Summa de arithmetica, geometria, de proportioni et de proportionalita* (1494)⁹. Malgré ces lectures, John et Bryan n'ont pas supporté leurs échecs : le premier s'est tué au CO₂, le second en se tranchant les poignets.

⁶ « A Confederacy of Dunces », 1980. Peu après la publication, le livre déclenche l'enthousiasme international avec 1.5 million de copies vendues, il est traduit en 18 langues. En 1981, l'auteur reçoit le Prix Pulitzer, douze ans après sa mort. À 16 ans, il avait écrit *The Neon Bible* (publié en 1989 ; en français « La bible de néon », 1993), œuvre rejetée par l'auteur.

⁷Son livre le plus connu est *The Unfortunates* (1969), qui verse dans la littérature expérimentale : les feuillets de ce « livre dans une boîte », sont interchangeables. Johnson a également publié plusieurs recueils de poèmes.

⁸ Pensées rédigées peu avant son exécution (524) ordonnée par le roi ostrogoth Théodoric le Grand (455-526).

⁹ Pacioli est le père de la comptabilité, une discipline qui a aidé ce lointain disciple à « s'armer de grandes idées » entrevues dès l'adolescence.

Ann Quin (1936-1973) appartient au cercle entourant Johnson ; son roman le plus remarqué est *Berg* (1964)¹⁰. Sa collègue bretonne, Danielle Collobert (1940-1978), débute également chez Gallimard avec *Meurtre*, la même année que *Berg*¹¹. Pour résumer son destin, la Britannique, moins aventurière que sa collègue française, dit avoir « avalé [sa vie], sinon c'est elle qui vous avale. » Danielle savait qu'elle allait mourir et qu'elle n'avait pas d'autre choix qu'écrire et fuir les petites bêtises du quotidien. Pour Ann, réfléchir sur l'idée de mettre fin à sa vie « c'était presque l'accomplir ». Elle ajoute : « La continuité de sa propre identité, c'est à chacun de la sauvegarder, même si elle doit te tuer. »

Les existences du Suédois Stig Dagerman (né Stig Halvard Andersson-Jansson [1923-1954]) et du Québécois Hubert Aquin (1929-1977) ressemblent à celles « de pilotes de courses automobiles »¹². Les deux écrivains sont d'accord : « Vivre tue. » Si Hubert court après la mort — il fait du suicide sa « vocation » —, Stig la sent dans son dos. Hubert, qui se reconnaît dans « les défis embêtants et les provocations désorganisatrices de l'anarchisme », écrit en prison son premier roman, *Prochain épisode* (1965), « une bombe à retardement ». Stig reprend l'image du bourreau de soi baudelairien, partagée par Hubert. Pour eux, le suicide demeure « la dernière arme que le héros tragique emploie contre l'accablante fatalité. »¹³

¹⁰ Gallimard publie la traduction par Anne-Marie Soulac en 1991 [1967]. Le roman suivant, *Trio* (« Three », 1966), traduit par Lola Tranec, y paraît également (1970). Quin met fin à sa vie par noyade.

¹¹ Collobert s'inscrit en 1957 à la Sorbonne (Géographie), puis s'engage à soutenir activement l'indépendance de l'Algérie et le FLN. Forcée de s'exiler en Italie, elle rédige à Venise les chapitres de *Meurtre*, en 1962, que Raymond Queneau recommande à Gallimard. Les deux tomes *Œuvres I et II* contiennent tous ses textes ; ils ont paru chez P.O.L. en 2004 et 2005, édités par Françoise Morvan. Collobert a choisi de mourir dans une chambre d'hôtel à Paris.

¹² Voici la belle formule de Beaudry pour définir le mode de vie des deux écrivains : « L'action anarchiste chez Dagerman comme la révolutionnaire chez Aquin étaient des manifestations radicales d'une volonté de vivre qui ne souffre aucune réserve, pas même celle de mourir. » Voir aussi *La fatigue d'être* de Beaudry, *op. cit.* Dagerman a péri comme John Kennedy Toole, en inhalant du monoxyde de carbone, assis dans sa voiture ; Aquin a préféré la bouche d'un pistolet.

¹³ Ici, il importe d'ajouter la définition du néant par Georg Christoph Lichtenberg » (1742-1799), philosophe de l'*Aufklärung* (Lumières) en Allemagne et son paradoxe, selon lui « un couteau sans lame auquel il ne manque que le manche ». Ce qui veut dire que, sans l'un et l'autre, le couteau n'existe pas. Cela signifie qu'il faut regarder de près la

La « parenté », du moins sur le plan de la littérature, entre le poète et sculpteur français Jean-Pierre Duprey (1930-1959) et la poétesse argentine Alejandra Pizarnik (1936-1972), est due au chef de file du surréalisme, André Breton (1896-1966), qui préconisait la liberté sans entraves. Pour ne plus souffrir, Jean-Pierre veut se défaire du Moi qu'il considère comme la clé du mystère de son mal de vivre, Alejandra cherche à « archiver l'angoisse ». Selon eux, « les humains sont des naufragés que personne n'a avertis du danger d'exister ». À la fois Thésée et le Minotaure, Alejandra choisit la mort pour sortir du labyrinthe, en avalant du Seconal. Pendant la nuit, les sculptures de Jean-Pierre se changent en gargouilles qui le rongent ; il meurt par pendaison dans son atelier.

Le Québécois Claude Gauvreau (1925-1971) et la Britannique Sarah Kane (1971-1999), tous deux dramaturges, revisitent leur mort¹⁴. Ils constatent avoir manqué d'amour, de beauté, d'inattendu, de « toutes les puissances positives » qui ont permis aux éléments négatifs de prendre le dessus. De plus, ils n'acceptent pas que l'intégrité physique et mentale puisse être diminuée par une institution étatique. Pour Sarah, « la société ne peut pas souffrir la folie de ceux qu'elle n'est pas arrivée à crétiniser ». Claude renchérit : « Chez le fou, l'inconscient prend le dessus sur le conscient », ce qui lui permet un regard différent sur la réalité qu'il exprime sur la scène, « ressentie dans la chair », une descente en enfer « par l'imagination pour éviter d'y aller ».

Les sujets de l'entretien entre l'écrivain, poète et essayiste néerlandais Joost Zwagerman (1963-2015) et sa collègue québécoise Nelly Arcan (1973-2009) sont la prostitution et les raisons qui les ont poussés au suicide. Joost « menait une vie

logique d'une proposition. Voir l'excellente traduction et présentation de textes satiriques par Charles Le Blanc, *Le couteau sans lame*, Paris, José Corti, coll. Romantique 72, 1999, p. 54.

¹⁴ Pour C. Gauvreau, voir le livre de Beaudry, *La fatigue d'être*, op. cit. Gauvreau est mort en tombant du toit de sa maison à Montréal, Kane s'est pendue dans un hôpital à Londres. Pour Kane, voir ma recension du livre *Le cimetière des filles assassinées*, op. cit.

d'ombre au service de [s]es ombres », Nelly voulait fuir « une vie banale [et] venir à bout [d'elle]-même [en] interpellant la vie du côté de la mort ». Pour « être à part », insatisfaite de son nom à la naissance, Isabelle Fortier (« un nom sans éclat ») a d'abord choisi le rôle de putain pour revêtir ensuite celui d'écrivaine. Joost, connaissant de longue date le premier métier de Nelly¹⁵, lui explique que « la prostituée doit apprendre à se transformer en *vide vivant* » (je souligne). Nelly est d'accord : « J'ai préféré le Grand Vide à une vie de fourmi. »

Deux suicidés « excessifs », « passionnés » et exotiques prennent la relève : le Malgache Jean-Joseph Rabearivelo (1901[?]-1937) et le Japonais Osamu Dazai (1909-1948, pseudonyme de Tsushima Shūji)¹⁶. Pour l'essentiel, leur conversation se résume à deux monologues. Celui d'Osamu décrit ses déboires, où les drogues, l'alcool, les prostituées, les mauvaises relations (politiques) dépassent largement le compte de Rabearivelo. Jean-Joseph se voit en émule de Casanova ; Osamu prétend que toutes ses femmes étaient folles de lui. Les deux hommes sont liés par leur mépris des basses réalités du monde, une mort remarquée et remarquable, ainsi qu'une œuvre appréciée pour sa qualité.

Deux figures de la contreculture américaine terminent ces rencontres de vingt-quatre suicidés : Richard Brautigan (1935-1984) et David Foster Wallace (1962-2008)¹⁷. Le premier perçoit le monde comme un « enfer » alors qu'il vient

¹⁵ Ces ombres, Zwagerman les connaissait bien puisqu'il fréquentait les « quartiers rouges », d'abord dans sa ville natale, Alkmaar, ensuite celui d'Amsterdam qui lui a suggéré son roman *Vals licht* (1991), publié en français sous le titre *La chambre sous-marine*, Paris, Calmann Lévy, 1994.

¹⁶ Joseph-Casimir Rabe (son nom à la naissance), est né au début de la colonisation française de Madagascar. Il sera un écrivain prolifique qui fera carrière en français. Il est tour à tour poète, dramaturge, critique, romancier, alors qu'Osamu Dazai cumule les déboires avec les femmes et tente plusieurs fois de se donner la mort (noyade, pendaison, somnifères). Lui et sa dernière femme finissent par périr noyés. Rabearivelo, qui avait espéré (en vain) représenter son pays à l'Exposition universelle de 1937, se suicide au cyanure. Dans son Journal, les *Calepins bleus*, il écrit sa mort. La dernière entrée se lit comme suit : « Il est 15 h 2 — je vais boire. C'est bu. »

¹⁷ Après l'enfance et son adolescence passée dans une pauvreté abjecte, Brautigan réussit à publier plusieurs recueils de poésie, un volume de nouvelles et une dizaine de romans, bien accueillis pendant plusieurs années. Certains livres sont traduits en 28 langues. Puis, le succès s'estompe après 1971 (*L'Avortement*). La majorité des traductions françaises

d'atteindre le statut de célébrité. Faisant rire ses lecteurs, il est obsédé par la mort. Son partenaire est épuisé par la dépression. Dans ses écrits, David se montre ironique, caustique, drôle, cachant bien son désarroi personnel et son désir d'en finir avec sa vie : « Mourir, ça prend un tout petit instant qui dure une éternité. » Richard et lui sont terrorisés par l'idée d'être annihilés ; la peur existentielle les taraude, omniprésente, mais camouflée dans leurs œuvres.

Que retenir de la lecture de ces dialogues où chacun a choisi plus ou moins librement sa mort ? Plusieurs éléments récurrents dominent : avant tout, une fatigue ontologique incurable et des démons propres à chaque écrivain. La plupart souffrent de profondes dépressions, ils sont mus par l'impulsivité, due peut-être à leur jeunesse. Pour d'autres, exprimer le mal de vivre par la littérature les a empêchés d'accueillir la mort plus tôt (Pavese et Lowry). Certains, comme Toole et Johnson, reprochent au monde son mépris, sa cruauté, sa brutalité. D'autres encore, prisonniers de leurs fantasmes, blâment leur entourage du manque d'amour et de beauté. Dans leur désarroi, certains sombrent dans l'alcoolisme et la débauche sexuelle dans leur hâte de vivre en accéléré une existence trop brève. Mais la dominante demeure le maelström évoqué par Edgar Poe, celui de la dépression, qui aspire ses victimes pour les engloutir. Pourquoi ne se sont-elles pas rebellées ? Presque toutes ont exprimé clairement (et logiquement) dans leurs poèmes, récits, romans, avec *preuves à l'appui* par qui et par quoi chacun était forcé d'abandonner la partie. Si les intervenants avaient rassemblé sur quelques pages leurs actes d'accusation, leur sort aurait-il été différent ? La question demeure oiseuse. Jusqu'au dernier moment, chaque suicidé avait toujours le choix de vivre ou d'embrasser la Camarde. Mais

sont publiées chez Christian Bourgois. — Wallace, issu d'un milieu aisé, fait des études brillantes, devient professeur en Californie, publie des nouvelles dans les meilleures revues états-uniennes, rédige trois romans, dont le plus connu est *Infinite Jest* (« L'Infinie Comédie », Paris, Éditions de l'Olivier, 2015 [1996]). La plupart de ses livres ont paru en traduction française aux Éditions de l'Olivier. Souffrant de dépression depuis des années, il met fin à ses jours par pendaison ; Brautigan a préféré la balle d'un revolver.

pouvaient-ils vraiment choisir, selon leur logique ? Tous se sont battus jusqu'au bout. Épuisés, c'était leur droit de déposer les armes. Il reste, bien sûr, la question hypothétique : que serait-il arrivé s'ils avaient ignoré l'appel du Néant ? Qu'auraient-ils/elles écrit ? En souffrant quelles tortures ?

Pour terminer, je reviens à l'aspect de l'authenticité des dialogues et à l'idée de Walter Benjamin, un projet réalisé par Jacques Beaudry, avec beaucoup de courage et de conviction. Je ne peux que deviner le travail colossal investi dans la relecture attentive du corpus de chaque œuvre des vingt-quatre autrices et auteurs et la brillante construction des dialogues qui suivent tous leur logique inhérente. Un magnifique cadeau aux lecteurs, mais aussi une prouesse intellectuelle devant laquelle il faut s'incliner. Car ce livre reflète la passion de l'auteur à faire revivre ses auteurs préférés. Qu'il en soit vivement remercié.